

Comment ça va la vie ?

Paru dans Transfuge, 2004

*Comment ça va « vivre », comment va-t-elle
La force d'être ? Et de chanter, la force ?
Marina Tsvétaïéva*

À la radio, la grève continue.
Il n'y a plus d'infos.
Je pourrais compter les jours.
Je ne compte pas.
Ça continue. C'est tout ce que je sais.

Il fait encore nuit.
Je me traîne dans le salon avec ce trou en haut du ventre,
inchangé, qui fait tantôt des sacs de chagrin, tantôt goût à rien,
que dalle, plaqué aux draps.
Je fais un café.
Je n'ouvre pas les rideaux. Pas encore.

Je pense à la journée qui m'attend.
Je reste immobile.
J'ai l'impression qu'on m'a attaché.

Si tu veux qu'elle continue à vivre en toi, il faut que tu vives.
J'ai entendu quelqu'un me dire ça dans les premiers jours.
Je ne sais pas ce que signifie cette phrase.
J'y ai reconnu quelque chose. D'encore obscur.
Je répète la phrase.
J'ignore ce qu'elle deviendra.
Ce sera pour plus tard peut-être.
Je ne peux pas entendre.
Que pourrais-je vivre que j'ai tout à fait perdu ?

Ils m'attendent en classe.

Le train part à 7 heures 44 de Magenta.

Je ne sais pas si j'y serai à temps. Je ne sais pas où je vais seulement trouver le courage de m'engouffrer dans le métro, traverser la gare du Nord puis, une fois à Clichy, prendre le bus et, enfin, pénétrer dans le vacarme invraisemblable du collègue.

Ils m'attendent et il va falloir donner.

Comme jamais.

Comme toujours.

Ils ne vous laissent pas le choix.

Je n'ai rien à donner.

Ça continue.

La grève et le reste.

J'aurais aimé écouter les infos ce matin.

Histoire de m'habituer au monde.

M'habituer à l'idée que je vais devoir y prendre part.

Mais il n'y a pas.

Juste de la musique. Diffusée de façon un peu hasardeuse.

Que je n'aime pas la plupart du temps.

Je n'écoute plus de musique.

Il me faut des voix.

Le murmure de la vie.

Que je tente vainement de rejoindre.

Écouter les infos.

Devant mon café pisseux.

Je pourrais trouver une autre station. Pas en grève.

J'attends, immobile. Dieu sait quoi.

Ton improbable apparition.

Je te vois arrivant dans le salon.

Je t'attends.

Tu ne viens pas.

Et je ne me dis pas : elle va venir.

Je me dis : je veux qu'elle vienne et elle ne vient pas.

Elle ne viendra plus.

Je n'écoute plus de musique.
Si je fais le compte, les cd étaient presque tous à toi.
C'est sans doute pour ça.

C'est du silence que tu as laissé.

Comment ça va la vie ? demandait Marina dans un poème.
Comment.

Je ne sais plus quoi répondre quand on demande de mes nouvelles.

Je commence par me taire. Je tente un sourire dépité.

Non, ce n'est pas plié.

Ils le savent bien.

C'est gentil de demander de mes nouvelles. Je veux conserver cette politesse reconnaissante qui consiste à essayer de répondre.

C'est gentil de ne pas me laisser seul.

Comment ça va.

Comme, je dis seulement.

Hier.

Aujourd'hui.

Demain.

Ça va comme.

Les petits au collège, ils ne savent pas. Ils attendent que je donne.

Je n'ai rien à donner.

Ils sentent quelque chose probablement.

Le vide dans le regard. Des billes.

Les absences entre deux phrases.

Je déserté le collège pendant deux semaines.

Ils sentent quelque chose forcément.

Lorsque je suis à bout de forces, je leur fais la lecture. J'ai toujours un livre sur moi. Au cas où. J'interromps la séquence en cours.

Je lis.

Je ne suis qu'une voix traversée par des mots étrangers.
Je me laisse disparaître.

À la radio, la grève continue.
Toi aussi.

Ils peuvent répondre, eux. Aux informations. Avec des informations, précisément. Comment ça la vie ? et ils te donnent des faits, infiniment renouvelés : l'attentat d'hier sera toujours suivi d'une épidémie et d'un quelconque accident. Demain, ce sera encore autre chose. Il y en a à dire.

Pour moi, l'info n'a pas changé.

La même tous les jours.

Je la dis en silence. À force.

Entre les silences.

Je la dis dans mes yeux.

Ça va comme.

La même question au fond : comment ça va pas ?

C'est pas plié.

Évidemment.

Ça fait un vide curieux, ce silence radio.

Parce que voilà, alors même (il fait encore nuit je me traîne dans le salon avec ce trou en haut du ventre inchangé qui fait tantôt des sacs de chagrin tantôt goût à rien que dalle plaqué aux draps) alors même que je m'apprêtais à faire une tentative, essayer au moins, en écoutant le monde à la radio, d'y revenir, au monde...

Silence radio.

Des voix.

N'importe quoi.

Hier, maman a appelé pour mes quarante ans. Je n'ai pas décroché. J'ai laissé le répondeur l'éconduire. Elle a seulement dit : « Tu as quarante ans. C'est jeune. »

Elle a dû chercher un bon moment avant d'appeler. Pour savoir quoi dire. J'ai trouvé ça plutôt bien trouvé. Pas si maladroit que ça. Même si je ne peux pas entendre pour le moment.

Il y a une vie devant.
Que je n'ai pas envie de vivre.
Que je vivrai pourtant.

D'autres n'ont pas appelé.
Ils ont préféré ne rien me souhaiter.
En tout cas, pas mes quarante ans.

Je pourrais compter les jours.
Je ne compte pas.

Je n'ai rien changé dans l'appartement.
Il va bien falloir, je sais. Tout le monde le dit. Personne ne comprend que je ne m'y sois pas déjà mis.

Tout le monde comprend en réalité. Personne, à ma place, ne s'y serait déjà mis.

La bienveillance fait parfois mine de. Il faut certainement enfoncer des portes ouvertes pour réanimer un corps inerte. Ils me disent de tout changer. Ils proposent qu'on s'y mette tous. Ils demandent si j'ai vidé les armoires. Ils me disent qu'il faut que je vide les armoires. Les commodes, on verra plus tard. On garde. Je les rouvrirai un jour.

Je ne peux pas regarder les photos.
Les premiers jours, oui.
Plus maintenant.

Il y a le *Journal d'un écrivain* de Virginia Woolf que tu avais posé sur la table du salon. Tu comptais le relire, sans doute.

Je pense à Léonard, son mari.
Sa vie sans elle.

Comment ça va la vie ? demandait Marina dans un poème.
La vie fait un mal de chien.
Rien d'autre pour le moment.

La politesse de répondre quand on me demande si gentiment.

Quand maman me demande.
Elle sait ce que c'est, elle.
Elle avait à peu près mon âge à la mort de papa.

Je ne suis pas seul.
On ne me laisse pas seul. Si tant est qu'on me force la main.
Ils sont là. Autour de moi. Ceux qui t'ont aimée.

Ce qui reste entre les vivants.
Je réponds ça parfois.
Ça n'appelle pas de commentaires.
C'est juste ça : ce qui reste entre les vivants.

Le café est pisseux.
C'est toujours toi qui le faisais.
Je le jette.
J'ai très peu dormi.
Mieux vaut pas de café.
J'aurais la gerbe dans le train.
Je vais être en retard au collège.
J'ai l'impression qu'on me demande d'aller au bout du monde.
Je suis au bout de moi-même.

Je feuillète le livre de Virginia Woolf.
Je tombe sur cette phrase à la fin : « Que votre dernier regard soit pour tout ce qui est beau. »
Qu'as-tu vu, toi ?
Ton dernier regard ?

Comment ça va la vie depuis la mort ?

On reste entre vivants.

A la radio, la grève continue.
Je pourrais compter les jours.
Je ne compte pas.
Ça continue. C'est tout ce que je sais.

Le train part à 7 heures 44 de Magenta.
Je ne sais pas si j'y serai à temps.

Un matin comme les autres.
Tous les matins se ressemblent désormais.
Se répètent.

J'attends, immobile. Dieu sait quoi.
Ton improbable apparition.
Je te vois arrivant dans le salon.
Et je ne me dis pas : elle va venir.
Je me dis : je veux qu'elle vienne et elle ne vient pas.
Elle ne viendra plus.